

# Lacan Quotidien



N° 785 – Jeudi 13 septembre 2018 – 20 h 43 [GMT + 2] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Nouvelles sauvageries

EN AVANT

**Le champ transférentiel de la politique aujourd'hui**  
par Reginald Blanchet

**Il n'y a personne** par Luc Garcia



## Le champ transférentiel de la politique aujourd'hui

par Reginald Blanchet

Le champ transférentiel de la politique aujourd'hui en Occident pourrait être tenu pour s'organiser autour de deux pôles. D'une part, un transfert positif au « Peuple », de l'autre un transfert négatif à la « démocratie », et plus généralement à la « politique ».

« Le-Peuple » est à entendre au sens de la réalité fantasmatique. Elle est essentiellement variable. « Le-Peuple » est en effet un *signifiant flottant*. Il n'en indexe pas moins de façon constante et conjointe comme on le constate une protestation et une aspiration. Protestation contre la dépossession de soi (perte de souveraineté et d'identité, d'espace propre donc). Aspiration à la dignité et à la sécurité. « Le-Peuple » en cela est tenu pour être, et avoir donc, la réponse au malaise que connaît la civilisation occidentale aux prises avec les aléas de la mutation profonde qu'elle traverse. Il est *le sujet supposé savoir* des discours que l'on tiendra à bon droit en cela pour *populistes*. C'est ce transfert au « peuple » comme sujet supposé détenir la solution au problème politique qui fait l'efficace de la propagande de type populiste. Mobilisé dans la rhétorique la plus élémentairement démagogique il n'en opère pas moins. L'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis demeure, à cet égard, un événement majeur. L'onde de choc n'en finit plus de produire ses effets déstabilisants pour l'équilibre du monde.

Paradoxalement à première vue le succès politique de ces discours anti-élites et anti-système est l'expression avérée d'un transfert négatif à la démocratie. Il est de fait que les procès de « dé-démocratisation », qui tendent à se généraliser en Occident, sont menés sous le chef de l'appel fait à l'homme fort, à l'*autocrate*.

Les pays et formations sociales de l'Est européen en sont aujourd'hui le théâtre principal (voir le groupe dit de Višegrad). La demande se fait entendre de plus en plus fortement d'autoritarisme politique et de ségrégation sociale. C'est l'espace même du conflit institutionnalisé propre au régime de la démocratie représentative qui est vivement attaqué.

Donald Trump peut être regardé comme la figure de proue de la demande d'autoritarisme en vogue dans nos démocraties. Son style en politique dénote cependant le caractère spécifique de la demande politique dont il entend se faire porteur. Son interprétation de la demande « antisystème » met la jouissance, sinon au poste de commandement de la politique (1), du moins au premier plan de la scène politique. D'abord dans son rapport à la parole. Orduiers ses propos montrent la jouissance que le président des États-Unis tire de l'obscénité : la parole se réduit ici à l'état de « charogne », l'insulte y est jouie jusqu'à plus soif. La vérité n'est plus ici seulement, pour paraphraser le dit de Lacan, « sœur de jouissance », elle en est la bonne à tout faire (théorie des « faits alternatifs » et des « fake news », voire du sempiternel complot imputé aux médias). L'hypervirilisme revendiqué monte en épingle la jouissance misogyne de l'abruti, toutes classes sociales confondues, se défendant de l'effet féminisant de la castration dans son fantasme. Il fait système avec l'idéologie du suprémacisme blanc et de la volonté de ségrégation qui parcourt le corps social. Tout ceci fait cortège à la haine ostentatoire du savoir laissé à la délectation de ce que Trump appelle les « élites dégénérées de la côte Est ».

### *Le sujet supposé jouir*

Autant dire que ce qui est là promu c'est la loi de la jouissance, qui ne connaît ni censure ni même sa subordination à un quelconque intérêt supérieur. C'est le cynisme de la position anti-système portée par la droite dure et l'ultra-droite. C'est également la modalité de la jouissance cynique qu'elle propose à ses partisans. Elle est jouissance de ressentiment et de



haine. « Make America great again » assone étrangement avec « Make America hate again ». La haine ici fait tout un avec la passion de l'ignorance, du « je ne veux rien savoir » et de la déchéance du savoir, objet d'exécration de Donald Trump en personne. Sur le pas de prendre ses fonctions de président, il dut renoncer finalement à la leçon d'initiation à la Constitution américaine de laquelle il ignorait presque tout faute de pouvoir résister à l'ennui mortel dans quoi la leçon de droit constitutionnel le faisait sombrer. Exemplification du *ça parle, ça jouit et ça ne veut rien savoir du tout* qu'épingle Lacan (2). On saisit dès lors que l'objet de transfert que constitue Donald Trump pour ses électeurs c'est l'*objet-jouissance*. Le fondement de ce transfert n'est autre que le *sujet supposé jouir*. Plus exactement, c'est la jouissance promue en lieu et place du savoir : c'est même *la jouissance supposée savoir*.

Rapporté au *sujet supposé savoir* qui constitue le fondement du transfert, ce transfert à l'état sauvage serait, non pas la négation du sujet supposé savoir (3), mais sa torsion, sa mutation en *fait de jouissance*. Le savoir y demeurerait donc intéressé, mais investi spécialement en sa qualité de savoir troué, de savoir visé aux environs de son *trou*, ou plus justement dit peut-être, mobilisé à son *envers* que constitue la jouissance. C'est ce que démontrerait aujourd'hui le champ transférentiel de la politique polarisé par la haine et l'ignorance, d'une part, et l'invention qui se cherche encore malaisément d'un plus de démocratie pour y parer, d'autre part. Aimanté éminemment par la haine et l'ignorance le champ transférentiel de la politique aujourd'hui est le champ où la jouissance s'exerce dans sa férocité à l'état brut, soit de la sauvagerie. Donald Trump en est le parangon. Le transfert sauvage (4) s'entend alors, non plus seulement comme jouissance sauvage, mais précisément comme *jouissance de la sauvagerie comme telle*. (5)

Le discours du psychanalyste ne saurait y être indifférent ou n'y opposer guère plus que la superbe de ce qui alors ne serait que sa propre impérite. Le sujet de son discours, cela n'est pas sans conséquence, n'a pas seulement pour socle en effet le sujet de la science, mais plus encore le sujet de la démocratie. La visée du régime démocratique est précisément de s'opposer à l'institution de la sauvagerie de la jouissance en politique.

*Extrait de l'intervention prononcée, sous le titre initial « La jouissance supposée savoir », au XVI<sup>e</sup> congrès de la NLS « Le transfert dans tous ses états, sauvage, politique, psychanalytique », Paris, 30 juin-1<sup>er</sup> juillet 2018.*

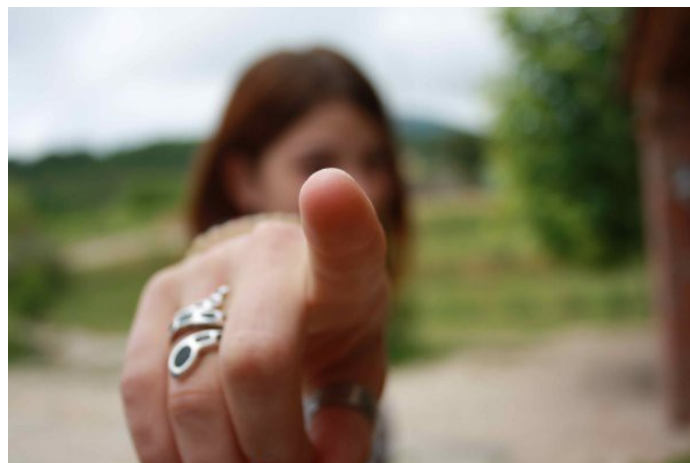
1 : La jouissance promue au premier plan de la conduite de la politique elle-même se lit dans l'orientation isolationniste et étroitement repliée sur elle-même de la défense des intérêts du pays. « L'Amérique d'abord ! » s'entend *L'Amérique au-dessus de tout !*, voire *au détriment de tous*. La ligne s'affiche dans tout son cynisme au grand bonheur d'une droite ultra représentant les forces les plus conservatrices du pays. Le détenteur du pouvoir exécutif qui donne le spectacle de la jouissance placée au-dessus de tout, imposant sa loi partout et toujours, la sert donc efficacement. La loi de la jouissance promue sur la scène politique comme principe de gouvernement est incarnée dans le style politique de Donald Trump et son extravagance.

2 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, 1975, p. 95 & sq.

3 : « Moi, je sais comment arranger ça ! », « *I know how to fix it !* », telle fut l'antienne de la campagne électorale de D. Trump. Le candidat se faisait fort de savoir comment réformer le « système en décrépitude » et « rendre l'Amérique à sa grandeur ! », et d'être le seul, de ce fait, à en détenir le pouvoir.

4 : Lacan évoque le transfert sauvage à propos de l'*acting out* sans analyse. Cf. *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Seuil, 2004, p. 148.

5 : Voir sur ce point Cusset Fr., *Le déchaînement du monde. Logique nouvelle de la violence*, La Découverte, 2018, p. 141 & sq.







## **Il n'y a personne**

**par Luc Garcia**

Le clinquant attendant aux dictatures a longtemps porté des décorations, de l'argenté du doré des uniformes, de la musique parfois, des chorales des cris et des hourras, des jeux, de la détente pour les masses laborieuses, des chorégraphies impeccables et horribles menées tambour battant sur des esplanades monumentales. Du faste, des palais des fleurs venaient parfois compléter le tableau : beaucoup de gonflette, souvent du mauvais goût. C'était l'ère du dictateur visible, connu, identifiable par exception. Des opposants possibles et des dénonciateurs. Elle a perduré, dirons-nous, jusqu'à la chute du Mur de Berlin.

Après 1945, quelques décennies durant, la première chose à valser lors des mouvements populaires de libération des oppressions dictatoriales furent les statues, avant que, de nos jours, on ne voit valser là monsieur Poutine avec une ministre d'extrême droite autrichienne des Affaires étrangères, ici l'héritière de l'extrême droite française avec un illuminé du passé nazi de l'époque de l'Anschluss, ailleurs des Syriens pro-régime dans des costumes traditionnels, dit-on, égayant rues et marchés de la capitale.

Le culte de la personnalité n'a pas disparu en un été avec la transformation du dictateur d'exception. Songeons à cette phrase tueuse de Vladimir Poutine en guise d'aveux à Oliver Stone dans la quatrième de ses séries d'interviews : « de toute façon, aujourd'hui, dans le monde, c'est la bureaucratie qui gouverne ».

Jusqu'alors, il existait une partition : des soutiers préparaient fabriquaient aplanissaient la route des dictateurs qui les couvraient en retour de leurs grâces en breloques. C'était l'ère de la dictature pyramidale. Primo Levi dépeint ainsi le soutier modèle sous la figure d'un chimiste qui avait servi les nazis avant de travailler, après 1945, pour une entreprise de peinture. Primo Lévi, qui l'a connu dans les camps, le retrouve des années après alors qu'il discute d'un problème de stabilisation d'une résine, séquence qu'il relate dans *Le système périodique* : « Ni infâme ni héros : la rhétorique et les mensonges de bonne ou mauvaise foi une fois filtrés, il restait un exemplaire humain typiquement gris, un de ces borgnes qui ne sont pas rares au royaume des aveugles » (1). Si les borgnes ne sont pas rares au royaume des aveugles, c'est que, si large et tellement peuplé, borgnes et aveugles ne s'y distinguent plus. Primo Lévi écrivait ainsi la nouvelle dictature née à l'insu de nombre d'observateurs après 1945.

Plus exactement, une fois le *Führerbunker* dynamité à Berlin sous le soleil de mai, on croyait au ciel bleu pour toujours. D'ailleurs, la fiche wiki d'Hitler ne s'y trompe pas, qui le désigne comme un « idéologue et homme d'État allemand ». Quelle finesse discursive toute en sobriété ! Même les dictateurs ont désormais droit à leur dose de normalité. Il est possible qu'un énarque ne trouverait rien à redire devant un tel souci d'escamoter l'abjection. Le mot *dictateur* n'existe plus – ou n'occupe plus que quelques âmes prudes et inspirées par leur propre beauté.

Il fallut du temps. Suivant le démantèlement des statues, vint la chute des discours, des foules haranguées, l'affaissement des estrades, la dilution du clinquant, la promotion des milices. On avait caricaturé l'excès de zèle du guichetier rempli de principes qui applique la procédure comme un benêt, on se berçait d'illusions pour croire que ces postures n'étaient que des postures et qu'il y avait en arrière plan une volonté tout en douceur candide de garantir une égalité de traitement. On aimait la figure d'agneau du bureaucrate qui tape le sol comme un taureau, parfois on appelait ça une politique publique, puis on haussait les épaules devant ses dommages collatéraux.



Le bureaucrate de terrain a alors reçu un soutien inespéré : la lecture optique du code barre. Evidemment, coder, les nazis l'avaient fait. Nommément le tatouage.

Le tatouage nazi était inscrit sur des personnes, sur leur corps. Suffit-il d'oublier que des personnes avaient été prises pour des choses pour considérer qu'il est permis de traiter toute chose comme des choses ? pourquoi y voir malice, tant que cela ne concerne personne ? Il n'y a jamais personne ou très peu pour dire qu'il n'y avait *pas* personne, que chacun est concerné. Il serait de mauvais goût, affirme-t-on, de dire que les contractuels municipaux qui flashent efficacement les vignettes de pollution pour savoir à la seconde près depuis quand vous êtes stationné et jusqu'à quelle heure vous avez le droit d'y être, c'est nazi. Des voitures, c'est personne, aussi l'induction fonctionne-t-elle parfaitement : comme on ne code personne, les bureaucrates, petits ou grands, ne sont pas des nazis – on peut respirer (2). Les vignettes, tout le monde s'en fiche, grâce aux politiques de codage généralisé, chacun est fiché. Il n'y a plus personne, il n'y a que des fiches. Le codage et l'absence iraient ensemble pour toujours, produisant l'indestructible amnésie qui permet de confondre les corps, les choses, les codes et ceux qui étiquettent.

L'interstice libéré dispense le dictateur de sortir ses trompettes. Il se penche pour ramasser le fruit déjà mûr de la rengaine « il n'y a personne ». Il n'a besoin d'aucun ralliement. Il se rallie aux usages de la bureaucratie. Il n'a aucune demande à formuler. Il n'a aucun ordre à passer. Il tourne tout juste le fauteuil du bureaucrate, rompu à la diligence de l'efficacité.

Au cœur de l'été 2018, El Assad, que certains continuent d'appeler Bachar (3), décidait de mettre à jour les listes d'état-civil comme un inventaire de supermarché. Nul besoin d'apparaître sur un perron, d'ailleurs son palais n'en contient pas, fait de boîtes rectangulaires totalement méconnues. Nul besoin de déclencher des transes, nul besoin de tenir ça à la trique du haut-parleur. Des fiches furent dressées, des QR-Codes attribués pour chaque disparu depuis 2013 et associés aux dites fiches, comme pour payer ses impôts. La nouvelle ne fit aucun bruit, car le dictateur n'en fit aucun et tout le monde continue de payer ses impôts. La parade était imparable (4). Un absent n'est plus un disparu : il a sa fiche, toujours amendable, toujours disponible pour chacun veut savoir ce qu'il est advenu d'un prisonnier du régime.

À la question de savoir ce qu'est un mort sous le régime syrien, il existe donc une réponse : c'est un nom qui porte un QR-Code et des renseignements factuels. Prendre attache d'un smartphone puis scanner, découvrir ensuite ce qui s'est passé pour celui ou pour celle dont on n'avait plus de nouvelles. La vie bureaucratique, en Syrie ou ailleurs, c'est un code barre, des données standards et du silence.

Paroxysme du cynisme : le producteur de morts assure lui-même le service après-vente et du même coup démonte tout procès en révisionnisme. Plus besoin de détruire des montagnes de papiers. Des fichiers bien tenus écartent toute suspicion. Les affaires syriennes seront reléguées aux rayons de palabres de marchands de tapis.

Une personne a un corps. Un mort sans corps – car bien sûr aucune localisation des corps n'est rendue possible – n'est plus qu'un dessin mécanisé. Les personnes ont bien existé. Mortes, elles sont bien archivées. Ne reste pour tout constat qu'un haussement d'épaules, semblable au mouvement désolé du préposé derrière le guichet des impôts. Comme ses fourmis bureaucratiques savent se servir des écrans radar pour passer dessous, le dictateur nouveau s'en sert aussi pour passer par dessous.

Ce retournement-là est l'avenir du totalitarisme.

Lacan, dès 1969, à propos du lien de l'esclave et du produit consommable, situait ce discours et ces tendres zéloteurs : « *Société de consommation*, dit-on. *Le matériel humain*, comme on l'a énoncé en un temps – aux applaudissements de certains qui y ont vu de la tendresse » (5), Que faudrait-il désormais pour savoir de quelle tendresse il s'agit et quelle erreur de lecture elle porte ? Lire, traduire, dévoiler ce que recouvre la langue, refuser les euphémismes ou scanner, il y a lieu de choisir.

1 : Lévi P., *Le système périodique*, Albin Michel, Paris, 1987, p. 263 – élément vanadium.

2 : Consulter à ce propos Milner J.-C., *La politique des choses*, Navarin, Paris, 2005, notamment le chapitre III, p. 35.

3 : Garcia L., « *L'appeler Bachar ?* », *Lacan Quotidien* n° 600, à retrouver [ici](#).

4 : Le seul article de la presse française à en avoir parlé, à retrouver [ici](#).

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1991, p. 35.

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*  
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédactrice en chef* : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay ([virginie.leblanc@gmail.com](mailto:virginie.leblanc@gmail.com) ,  
[faypenelope@gmail.com](mailto:faypenelope@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**